

PETER MAY
MEURTRES
À PÉKIN

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le cadavre carbonisé d'un homme est découvert un matin dans un parc de Pékin. Le même jour, deux autres corps sans vie sont retrouvés à deux endroits différents de la ville. Aucun indice, aucune trace, à part un mégot de cigarette laissé chaque fois bien en évidence à côté des trois corps, comme une signature.

Margaret Campbell est médecin légiste aux États-Unis. Venue pour une série de conférences, elle se voit mêlée malgré elle à l'enquête de Li Yan, fraîchement promu commissaire. Deux mondes s'affrontent, mais devant la complexité d'une affaire qui semble cacher un secret monstrueux, ils vont devoir faire taire leurs différences et unir leurs talents pour tenter de découvrir la vérité, fût-ce au péril de leur vie.

Dans le premier livre de sa « série chinoise », Peter May plonge ses personnages au cœur du Pékin contemporain, baigné de tradition et avide de modernité. Avec ce roman haletant et parfaitement documenté, il nous tient en éveil jusqu'à la dernière ligne.

PETER MAY

Écrivain écossais, installé dans le Sud de la France, passionné par la Chine, membre honoraire de l'Association des auteurs chinois de romans policiers, Peter May a d'abord été journaliste avant de devenir l'un des plus brillants scénaristes de la télévision écossaise. Il a finalement décidé de quitter le monde de la télévision pour se consacrer à ses romans.

Titre original : *The Firemaker*
©1999, Peter May

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0324-2
www.lerouergue.com

Peter May

Meurtres à Pékin

roman

Traduit de l'anglais par Ariane Bataille

ROUERGUE

Extrait de la publication

À mes parents

« Ne vous y trompez pas ; on ne se moque pas de Dieu. Car ce que l'on sème, on le récolte. »

GALATES 6,7.

Prologue

Les rires des deux enfants qui gambadent sur les sentiers poussiéreux du parc Ritan résonnent dans l'aube comme les cloches d'un service funèbre.

Leur mère a demandé à la baby-sitter, une fille de la campagne un peu endormie, de les conduire au parc avant l'école. Pour profiter de la fraîcheur matinale.

Un vieillard en gants blancs et costume Mao pratique le tai qi. Attirées par des sons étranges qui proviennent d'un peu plus loin, les jumelles le voient à peine. Elles se mettent à courir sans tenir compte des appels de leur baby-sitter. Elles dépassent un groupe en train de lire des feuilles de poèmes tendues entre les arbres, puis un banc où sont assises deux vieilles dames en chaussons.

Sur les marches d'un antique pavillon, un jeune couple vêtu de noir fait une démonstration de cha-cha-cha au son d'une musique crachotée par un vieux phonographe. Juste derrière, des hommes brandissent de longues épées argentées et fendent l'air très lentement, avec des gestes parfaitement contrôlés, dans une sorte de parodie grotesque de combat médiéval.

Une nouvelle distraction s'offre à elles. De la fumée sort d'un bosquet comme un épais brouillard bleu. Avec une odeur étrange de viande trop grillée. Au moment où la baby-sitter les rattrape, les jumelles s'échappent à nouveau en courant vers le

sommet de la butte. La jeune fille s'élançe à leur poursuite. La plainte d'un violon à une seule corde lui parvient aux oreilles quand elle débouche sur une clairière au centre de laquelle des flammes s'élèvent d'une masse informe. Les yeux écarquillés, les jumelles regardent. La baby-sitter se fige sur place. Elle sent la chaleur du feu sur son visage et se protège les yeux de son éclat pour essayer de voir ce qui brûle ainsi. Quelque chose bouge au milieu. Quelque chose d'étrangement humain. Le cri de l'une des petites filles la galvanise, et elle réalise soudain que c'est une main carbonisée qui se tend vers elle.

Chapitre premier

I

Lundi après-midi

Elle vit la terre basculer et fut soudain aveuglée par le soleil qui se reflétait sur une mosaïque de miroirs brisés. Pour elle, il était deux heures du matin, même si elle savait qu'on était en plein après-midi et qu'elle n'était pas près de se coucher dans un lit. Dormir. En vingt-quatre heures de voyage, le sommeil s'était continuellement dérobé. Elle ne savait pas ce qui était le pire – les regrets qui l'empêchaient de dormir, ou les cauchemars qui la réveillaient. Les vodkas tonics avalées pendant les premières heures du vol pour tenter d'oublier lui avaient laissé la bouche pâteuse et un début de migraine. Elle jeta un coup d'œil à la déclaration du service d'hygiène...

BIENVENUE EN CHINE POUR DES LENDEMAINS MEILLEURS ET PLUS SAINS

Elle avait tiré un trait dans l'espace « Nature de la déclaration ». Qu'avait-elle à déclarer hormis un cœur brisé et une vie gâchée ? À sa connaissance, ni l'un ni l'autre n'étaient contagieux.

La terre bascula à nouveau. La mosaïque aveuglante était en fait une succession de pièces d'eau carrées et rectangulaires –

des rizières. Au nord, au-delà de la brume, s'étendaient les plaines poussiéreuses du désert de Gobi.

Une hôtesse de l'air traversa la cabine en vaporisant un désinfectant.

– Consignes chinoises, leur dit-elle.

Puis le commandant de bord annonça qu'ils se poseraient à Pékin quinze minutes plus tard. La température au sol était de 35 °C. Elle ferma les yeux en se préparant à l'atterrissage. De tous les moyens d'évasion à sa disposition, pourquoi avait-elle choisi l'avion ? Elle détestait ça.

La navette bondée tangua vers le terminal et laissa ses passagers fatigués dans une véritable étuve. Margaret courut s'abriter à l'intérieur du bâtiment. Il n'était pas climatisé. Il y faisait encore plus chaud et l'atmosphère était irrespirable. Elle fut assaillie par le spectacle, le bruit, les odeurs de la Chine, la foule – si dense qu'on aurait cru que tous les avions de la journée s'étaient posés en même temps – et les files d'attente interminables au contrôle de l'immigration. Même dans ce hall de transit international, elle attirait les regards étonnés des Asiatiques. Bien sûr qu'elle détonnait avec ses cheveux blonds tombant sur les épaules, sa peau blanche, ses yeux bleu clair. Le contraste avec les Chinois Han aux yeux et aux cheveux noirs était total. De plus en plus tendue, elle respira à fond.

Soudain, une voix aiguë s'éleva au-dessus du brouhaha :

– Maggot Cambo ! Maggot Cambo ! criait une femme trapue en uniforme, se frayant un chemin avec rudesse au milieu des passagers, et brandissant un carton sur lequel était gribouillé en grosses lettres maladroites MAGRET CAMPPELL.

Margaret mit un moment à faire le lien entre le nom qu'elle venait d'entendre, celui qu'elle venait de lire, et le sien.

– Euh... Je crois que c'est moi que vous cherchez, cria-t-elle.

Elle se sentit aussitôt ridicule. Évidemment que c'était elle qu'on cherchait. La femme trapue pivota sur elle-même et lui lança un regard furieux à travers ses épaisses lunettes à monture d'écaille.

– Docta Maggot Cambo ?

– Margaret Campbell, dit Margaret.

– OK, donnez votre passeport.

Margaret fouilla son sac à la recherche du passeport bleu orné de l'aigle américain, mais hésita à le lui tendre.

– Vous êtes... ?

– Agent de police Li Li Peng.

Elle prononça *Lily Ping*, et redressa le dos pour mieux montrer les trois étoiles des épaulettes de sa chemise vert kaki à manches courtes. Légèrement trop grande pour elle, sa casquette verte ornée d'un galon jaune et de l'écusson bleu, rouge et or du ministère de la Sécurité publique rabattait sa frange rectiligne sur ses lunettes.

– *Waiban* m'a nommée pour m'occuper de vous.

– *Waiban* ?

– Le bureau des affaires étrangères de votre *danwei*.

Margaret sentit qu'elle aurait dû savoir. C'était sûrement écrit quelque part dans la documentation qu'on lui avait remise.

– *Danwei* ?

Lily cacha mal son agacement.

– Votre unité de travail – à l'université.

– Ah. Oui.

Consciente d'avoir déjà fait preuve de trop d'ignorance, elle tendit son passeport.

Lily y jeta un coup d'œil rapide.

– OK. Je m'occupe de l'immigration. Vous cherchez les bagages.

Une BMW gris sombre les attendait devant la porte du terminal. Le coffre s'ouvrit tout seul, et une fille à l'air famélique, en uniforme elle aussi, bondit de la voiture pour charger les bagages. Elle eut du mal à soulever du chariot les deux valises presque aussi grosses qu'elle. Margaret s'avança pour l'aider, mais fut vivement poussée sur la banquette arrière par Lily.

– Le chauffeur range les bagages. Gardez la porte fermée à cause de la climatisation.

Et elle claqua la portière. Margaret respira l'air frais avec volupté en s'enfonçant dans son siège. La fatigue la submergea. Tout ce qu'elle souhaitait maintenant, c'était un lit.

Lily se glissa sur le siège du passager avant.

– OK, maintenant nous allons au quartier général de la police municipale de Pékin prendre Mista Wade. Il s'excuse pas pouvoir venir, mais il est occupé. Ensuite nous allons directement Université populaire de la Sécurité publique où vous rencontrez Professa Jiang. OK ? Et ce soir, il y a banquet.

Margaret faillit gémir. La perspective d'un lit s'éloignait dans un avenir incertain. Ce vers d'un poème de Frost lui revint en mémoire : ... « *et des miles avant de pouvoir dormir* ». Puis elle fronça les sourcils en se répétant les paroles de Lily. Elle avait bien dit *banquet* ?

La BMW fila sur l'autoroute, franchit le péage, et atteignit rapidement la périphérie de Pékin. Margaret regarda avec stupefaction la ville s'élever autour d'elle. Tours de bureaux, hôtels neufs, centres commerciaux, appartements de luxe. Partout les étroits *hutong* abritant les *siheyuan* – ces maisons constituées de quatre pavillons disposés autour d'une cour – étaient démolis pour assurer la transition du statut de « pays en voie de développement » à celui de « pays industrialisé ». Margaret ne savait pas trop à quoi elle s'attendait, mais certainement pas à ça. La seule « chinoiserie » qu'elle apercevait se résumait aux avant-toits recourbés greffés au sommet des gratte-ciel. Finies les affiches géantes exhortant les camarades à fournir toujours plus d'effort pour la patrie. Elles avaient été remplacées par des publicités Sharp, Fuji, Volvo. L'éperon maintenant, c'était le capitalisme. L'image qu'elle connaissait des rues encombrées de cyclistes en costume Mao s'effaça sous les nuages de gaz carbonique crachés par les pots d'échappement des bus, camions, taxis et automobiles privées qui bloquaient les six voies du Troisième Périphérique. Exactement comme à Chicago, pensa-t-elle. Très « industrialisé ». À part la voie réservée aux vélos.

Le chauffeur se serra sur la droite en approchant du centre-ville. Au loin, Margaret aperçut la porte de la Cité interdite ornée du portrait géant de Mao contemplant la place Tiananmen. La porte de la Paix céleste, toile de fond de tous les reportages CNN en direct de Pékin. Un cliché géant de la Chine. Margaret se souvenait des images, à la télé, du portrait de Mao barbouillé de peinture rouge par les manifestants démocrates de 1989. Elle aussi était étudiante à l'époque, à la faculté de médecine. Elle avait été choquée et scandalisée par les événements sanglants de ce printemps. Et voilà qu'elle y était à son tour, dix ans plus tard. Elle se demanda à quel point les choses avaient changé.

La voiture tourna brusquement sur la gauche, dans un concert de klaxons, pour enfiler une petite rue bordée, de chaque côté, de caroubiers formant une voûte de verdure et d'élégantes constructions de type colonial ou victorien. Elles auraient pu se trouver dans le vieux quartier de n'importe quelle ville européenne. Lily se retourna à moitié pour désigner un haut mur sur sa droite.

– Ministère de la Sécurité publique. Enceinte de l'ambassade de Grande-Bretagne, avant que le gouvernement chinois les jette dehors. Ici, ancien quartier des légations.

Plus loin, après avoir dépassé quelques immeubles anciens qui n'avaient rien d'euro péen, la voiture tourna à nouveau à gauche dans une rue encore plus étroite, encombrée de voitures et de vélos, et presque totalement privée de lumière à cause des arbres. Sur leur droite, une grille s'ouvrait sur un grand immeuble blanc à l'escalier gardé par deux lions. Très haut, au-dessus de la porte d'entrée, étaient gravés d'énormes caractères or sur fond rouge.

– Cour suprême de Chine, dit Lily.

Margaret eut à peine le temps de jeter un coup d'œil que la voiture vira à gauche et s'arrêta dans un crissement de freins. Il y eut un choc. Le chauffeur leva les mains en l'air avec un cri de surprise, ouvrit sa portière et sortit d'un bond.

Margaret tendit le cou pour voir ce qui se passait. La voiture avait heurté un cycliste. Margaret entendit la voix aiguë de leur

chauffeur accablant de reproches ce dernier qui se relevait, apparemment indemne. C'était un officier de police d'une trentaine d'années. Il saignait du coude ; son uniforme fraîchement repassé était froissé et couvert de poussière. Dès qu'il se redressa de toute sa hauteur, la jeune fille cessa de crier, se recroquevilla sous son regard, et se baissa pour ramasser sa casquette qu'elle lui tendit comme une offrande de paix. Mais, loin de faire la paix, il la lui arracha des mains en l'insultant copieusement. Du siège avant, Lily émit un drôle de petit grognement avant de se précipiter dehors. Pensant qu'il était temps d'intervenir à son tour, Margaret ouvrit sa portière.

Lorsque Lily redressa le vélo et présenta ses excuses au cycliste, celui-ci parut retourner sa colère contre elle. Margaret s'approcha :

– Que se passe-t-il, Lily ? Ce type a quelque chose contre les femmes chauffeurs ?

Stupéfaits, les trois Chinois tournèrent la tête vers elle.

– Américaine ? demanda le policier en lui jetant un regard glacial.

– Oui.

Puis, dans un anglais parfait :

– Pourquoi vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ?

Il tremblait presque de colère.

– Vous étiez assise à l'arrière, vous n'avez pas vu ce qui s'est passé.

Margaret sentit frémir au plus profond d'elle-même la violence de son tempérament celtique.

– Ah oui ? Eh bien si vous aviez été moins occupé à me regarder à l'arrière de la voiture, vous auriez peut-être fait attention où vous alliez.

– Docta Cambo ! s'écria Lily, horrifiée.

Le jeune policier lança un regard furieux à Margaret, arracha son vélo des mains de Lily, épousseta sa casquette, la replaça fermement sur ses cheveux ras, et s'éloigna en direction d'un bâtiment en briques rouges de style européen.

– C'est terrible dire ça, Docta Cambo, dit Lily, bouleversée, en secouant la tête.

- Quoi ? demanda Margaret.
 - Vous lui avez fait perdre *mianzi*.
 - Perdre quoi ?
 - La face. Vous lui avez fait perdre la face.
 - La face ?
 - Les Chinois ont un problème avec la face.
 - Avec une face comme la sienne, ça ne m'étonne pas ! Et vous ? Votre... *mianzi* ? Vous n'aviez pas à rester plantée là et à supporter ça. Votre grade est supérieur au sien, bon sang !
 - Supérieur ? Non.
 - Mais il n'avait que deux étoiles... et vous, vous en avez trois.
- Lily secoua la tête.
- Trois étoiles, un galon. Lui, trois galons. C'est Chef Li, premier inspecteur de la Section n° 1 de la police municipale de Pékin.
 - Un inspecteur ? En uniforme ?
 - L'uniforme n'est pas normal. Il doit avoir rendez-vous très important, répondit Lily d'un air grave.

II

Li s'engouffra dans le bâtiment en briques rouges, siège du quartier général du Département des enquêtes criminelles, et fila vers les toilettes. Sur son avant-bras, le sang mélangé à la terre s'était figé. Il le passa sous le robinet et fit un bond arrière en jurant quand l'eau éclaboussa sa chemise vert pâle. Il se vit dans le miroir : poussiéreux, débraillé, mouillé, un coude en sang, une trace de boue sur le front. Et par-dessus le marché, sa dignité en avait pris un coup – il avait perdu la face devant une étrangère, sous les yeux de deux Chinoises d'un rang inférieur.

- *Yangguizi* ! Diable d'étrangère ! cracha-t-il, furieux.

Il venait de passer deux heures à transpirer au-dessus de la planche à repasser de son oncle pour obtenir un pantalon et une chemise impeccables, une heure chez le coiffeur pour se faire couper les cheveux en brosse régulière de 5 millimètres, puis un quart d'heure sous la douche pour éliminer la sueur et la poussière de la journée. Tout ça pour rien, alors qu'il aurait dû paraître au mieux de sa forme avant d'affronter le rendez-vous le plus important de sa carrière. Il avait l'air lamentable.

Il s'aspergea la figure d'eau et se frotta le bras avec du papier toilette. Très vite, sa colère céda la place au trac qui lui avait tirailé le ventre toute la matinée.

Dès que le poste de commissaire divisionnaire adjoint s'était libéré, ses collègues avaient pensé à lui pour assurer la relève. Même s'il n'avait que trente-trois ans, c'était lui le meilleur de la Section n° 1. Il avait élucidé un nombre record d'homicides et de vols à main armée depuis qu'il était sorti major de l'Université populaire chinoise de la Sécurité publique. Pourtant, bien qu'il se sentît prêt pour ce poste, il ne pouvait poser sa candidature ; la décision devait venir du Département des promotions, et la décision finale, du préfet de police. Une rumeur selon laquelle un inspecteur du Département des enquêtes criminelles de Shanghai serait pressenti pour le poste avait en outre semé la confusion. Personne ne pouvait en confirmer la véracité, et pendant toute la durée du long processus bureaucratique, Li ne sut même pas si sa propre candidature avait été envisagée. Jusqu'à sa convocation chez le commissaire divisionnaire Hu Yisheng. Mais à quoi devait-il s'attendre ? Chen Anming, son supérieur de la Section n° 1, s'était refusé à tout commentaire. Li redoutait le pire. Il respira à fond, ajusta sa casquette, tira sur sa chemise, et sortit des toilettes.

Le commissaire Hu Yisheng était assis à son bureau, en bras de chemise, dans un fauteuil de cuir, sa veste soigneusement étalée sur le dossier. Penché sur la surface polie qui réfléchissait son image, le commissaire écrivait lentement des caractères serrés et bien formés sur un grand carnet. Sans lever la tête, il

fit signe à Li de s'asseoir. Li rabaissa lentement la main qui venait de saluer dans le vide et se posa sur le bord d'une chaise, face au commissaire.

Seuls le doux bruissement du ventilateur et le grattement du stylo troublaient le silence. Li se racla la gorge nerveusement. Soupçonnant peut-être une certaine impatience, le commissaire lui jeta un bref coup d'œil avant de retourner à ses écritures. Li comprit qu'il n'avait pas intérêt à recommencer.

Aussitôt l'envie de tousser le reprit de plus belle. Il se retint.

Au bout d'un moment, une éternité pour Li, le commissaire finit par reboucher son stylo et fermer son carnet. Il croisa les mains devant lui, le regarda d'un air songeur, et demanda :

– Comment va votre oncle ?

– Très bien, commissaire. Il vous envoie ses amitiés.

Le commissaire sourit, avec une affection sincère.

– Quel homme formidable. Il a beaucoup souffert pendant la Révolution culturelle, vous savez.

– Je sais, dit Li en hochant la tête.

Il en avait entendu parler.

– À la fin de cette période de folie, il m'a montré l'exemple. Il n'avait aucune amertume, vous savez. Malgré tout ce qu'il avait subi, le vieux Yifu a continué à regarder droit devant lui. « Inutile de s'occuper de ce qui aurait pu être, me disait-il. Soyons heureux d'avoir un miroir brisé à reconstituer. » C'est grâce à des hommes de la trempe de votre oncle que le pays a été remis sur ses rails.

Li sourit poliment et sentit soudain l'appréhension le gagner.

– Malheureusement, cela complique les choses, continua le commissaire. Pour vous – comme pour nous. Vous comprenez, bien sûr, que c'est la politique du Parti de décourager le népotisme sous toutes ses formes insidieuses.

Li comprit qu'il n'avait pas le poste. Il adorait son oncle Yifu. Il ne connaissait pas d'homme plus gentil, plus juste, plus sage. Mais c'était aussi une figure légendaire de la police de Pékin. Même cinq ans après son départ en retraite. Et les légendes ont la peau dure.

– Cela vous condamne à être meilleur que les autres et nous oblige à examiner votre dossier avec plus de sévérité.

Le commissaire s'enfonça dans son fauteuil, et inspira longuement par le nez.

– Une chance que nous soyons scrupuleux, d'un côté comme de l'autre, hein ? ajouta-t-il avec un clin d'œil. À partir de demain matin, 8 heures, vous êtes promu au rang de directeur, classe trois, et au poste de commissaire divisionnaire adjoint de la Section n° 1.

III

La voiture était garée à l'ombre d'un arbre, à quelque distance de la porte du bâtiment en briques rouges par laquelle le commissaire Li avait disparu un quart d'heure plus tôt.

– Voici Mista Wade.

Si Margaret s'était laissé aller à ronfler doucement sur la banquette arrière, Lily fit comme si elle n'avait rien entendu. Elle se pencha pour ouvrir la portière. Bob Wade se glissa à côté de Margaret. Incroyablement grand et maigre, il dut se plier en deux pour s'installer.

– Salut, je suis désolé de vous avoir fait attendre. Docteur Campbell, je suppose, s'écria-t-il avec enthousiasme en lui donnant une vigoureuse poignée de main.

– Margaret, dit-elle.

– OK, Margaret. Bob Wade. Pffff, quelle chaleur.

Il sortit un mouchoir douteux avec lequel il essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son grand front dégarni.

– Lily s'occupe bien de vous ?

– Oh oui. C'est un amour.

Lily lui jeta un coup d'œil et Bob comprit tout de suite. Il se pencha vers le chauffeur :

– Si on filait directement à l'université, Shimei ? On est un peu en retard.

Shimei lança le moteur et recula pour effectuer un demi-tour. En passant sous l'arche, Margaret aperçut Li qui sortait de l'immeuble en briques rouges. Son attitude avait complètement changé – démarche sautillante, visage souriant. Il ne vit même pas leur voiture. Elle remarqua qu'il était très grand pour un Chinois, environ 1,80 mètre. Il rabaissa sa casquette sur ses cheveux ras ; la visière jeta une ombre sur son visage aux pommettes saillantes et à la mâchoire carrée. Pas terrible, se dit-elle.

– Vous devez être fatiguée.

Elle se retourna. Bob l'examinait attentivement. Il avait dans les cinquante-cinq ans – exactement l'âge qu'elle avait l'impression d'avoir à cet instant.

Elle hocha la tête :

– Je suis sur la brèche depuis vingt-deux heures. Ça fait une sacrée journée. On est peut-être au milieu de l'après-midi, mais pour moi, c'est déjà demain.

Il sourit de toutes ses dents.

– Oui, je sais.

Et il ajouta à voix basse, en se penchant vers elle :

– Que s'est-il passé avec Lily ?

– Oh... juste un petit malentendu.

– Il ne faut pas lui en vouloir. Elle aboie plus fort qu'elle ne mord. Vous savez, elle était Garde rouge pendant la Révolution culturelle. Une camarade à l'ancienne mode. Seulement son genre de communisme n'est plus vraiment en vogue, alors elle se retrouve au bas de l'échelle. Et restera toute sa vie un agent de police trois étoiles.

La Révolution culturelle faisait partie des sujets que Margaret avait depuis longtemps envie de potasser. Elle en avait souvent entendu parler sans vraiment savoir de quoi il s'agissait – sauf que c'était une sale période de l'histoire chinoise. Elle décida néanmoins de ne pas étaler son ignorance devant Bob.

– Qu'est-ce qui vous a décidé à venir en Chine ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

– Oh, vous savez... j'ai toujours été attirée par ce pays. L'Orient et ses mystères... Je donnais des cours à Chicago, à

l'université de l'Illinois, et le type du Bureau de Justice pénale internationale...

– Dick Goldman.

– Oui, c'est ça. Il m'a dit que le bureau cherchait quelqu'un pour un cycle de six semaines à l'Université de la Sécurité publique de Pékin, pour donner des cours de pathologie médico-légale, et m'a demandé si ça m'intéressait. Je me suis dit que c'était toujours mieux que de cavalier derrière les voitures de pompiers pour le compte de l'institut médico-légal du Comté de Cook. Il y a beaucoup d'incendies à Chicago en juin.

Bob sourit.

– Vous verrez qu'ici les choses ne se passent pas du tout comme à Chicago. Depuis deux ans que je suis là, je n'arrive toujours pas à faire photocopier mes notes de cours.

– Vous plaisantez !

– Vous n'avez jamais entendu parler des trois P ?

Elle secoua la tête.

– Eh bien sans les trois P on ne peut pas survivre dans ce pays. Patience, Patience et Patience. Les Chinois ont leur propre façon de faire. Je ne dis pas qu'elle est moins bien que la nôtre, ni mieux. Simplement différente. Et leur vision du monde n'est pas du tout la même.

– Comment ça ?

– Eh bien, par exemple, vous débarquez en vous disant : je suis une citoyenne américaine. Je vis dans le pays le plus riche, le plus puissant du monde. Vous vous sentez supérieure. Mais le paysan le plus humble qui travaille quinze heures par jour dans les rizières vous regardera de haut. Pourquoi ? Parce qu'il est chinois, et vous pas. Parce qu'il est citoyen de l'Empire du Milieu. C'est ainsi qu'on appelle la Chine. Parce que, bien sûr, ce pays est au centre du monde et que tout ce qui se situe au-delà de ses frontières est inférieur, secondaire, peuplé de *yangguizi* – de diables d'étrangers comme vous et moi.

– Quelle arrogance, grogna-t-elle.

Bob leva un sourcil.

– Vraiment ? Les Chinois tissaient déjà la soie il y a trois mille ans. Ils ont su fondre le bronze mille huit cents ans avant les Européens. Ils ont inventé le papier et imprimaient des livres des centaines d'années avant que Gutenberg ne construise sa première presse. En comparaison, nous, Américains, ne sommes qu'une ridicule sur la face de l'Histoire.

Margaret se demanda combien de fois il avait débité cette petite homélie aux chargés de cours américains invités. Il pensait probablement que cela le faisait paraître plus savant, et la Chine plus intimidante. Il avait raison.

– La différence majeure – sur le plan culturel ?

Elle avoua sa complète ignorance d'un haussement d'épaule.

– Les Chinois prisent et récompensent les efforts collectifs plutôt qu'individuels. Ce sont des joueurs d'équipe. L'individu est supposé servir les intérêts de l'équipe avant les siens. Et ce n'est pas rien dans un pays qui compte plus d'un milliard d'habitants. Ça doit être pour ça qu'ils tiennent le coup depuis cinq mille ans.

Margaret commençait à se fatiguer de sa leçon de civilisation.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– On vous installe à l'université, vous rencontrez les gens que vous devez rencontrer, et ensuite vous pourrez aller vous rafraîchir et vous changer pour le banquet.

– Le banquet ?

– Oui, au célèbre restaurant de canard laqué pékinois Quanjude. C'est la tradition. Le BJPI ne vous a pas remis la documentation ?

– Si, bien sûr.

Margaret n'avait pas envie d'avouer qu'elle ne l'avait pas lue. Elle en avait eu l'intention. Si elle en avait la force, elle la lirait ce soir.

– Il y a une étiquette à respecter. Beaucoup de choses à faire et à ne pas faire. Les Chinois peuvent être susceptibles, vous voyez ce que je veux dire ? Mais ne vous inquiétez pas, je serai là pour vous guider.

Margaret se demanda si elle devait s'en réjouir ou s'en désoler. Bob pourrait vite devenir fatigant.